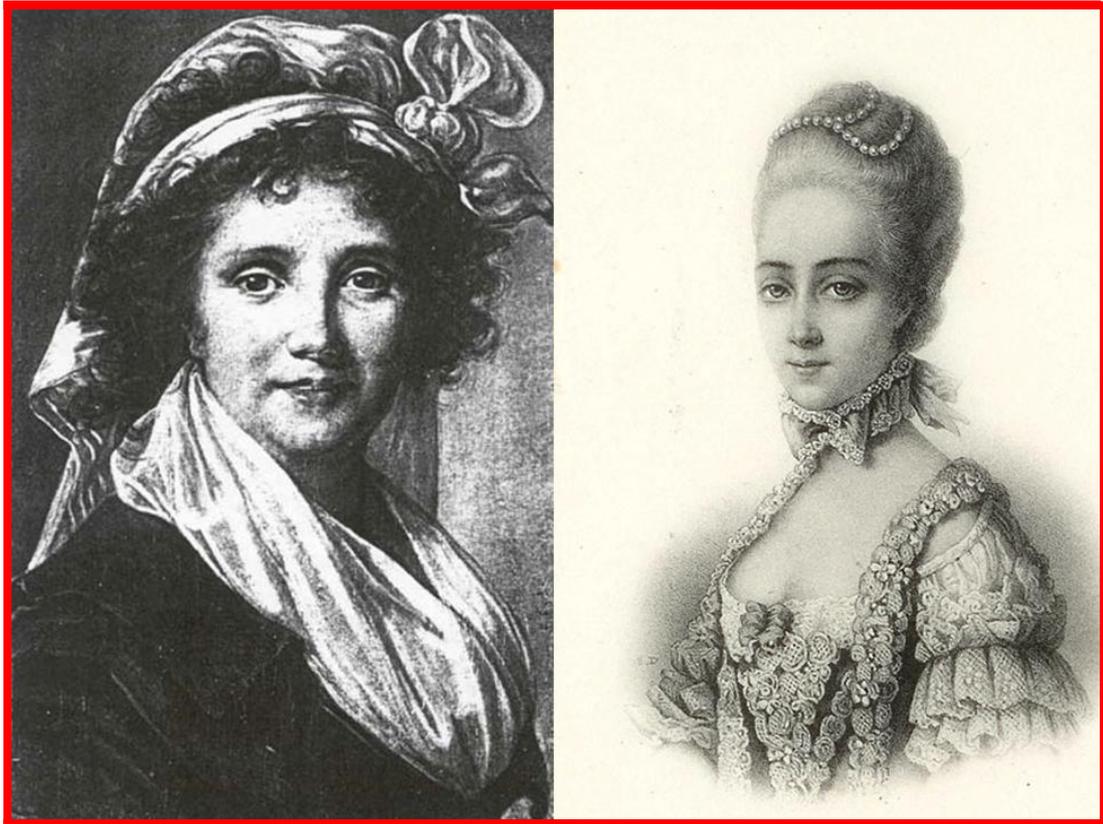


JEANNE MARGUERITE ET MARIE JOSEPHINE



**DE LA COUR
A
L'EXIL**

JANNIOT Claude 2024



La femme représentée sur ce portrait du début 19^e siècle, ne vous rappellera sans doute rien d'une personnalité de l'époque ! Rien d'étonnant à cela, car vous avez sous les yeux l'unique portrait, que nous ayons à notre disposition, de Jeanne Marguerite Gallois née à Gray (Haute-Saône) en 1737. Cette ambitieuse fille de la petite bourgeoisie locale, accédera à la charge de lectrice de Marie-Joséphine, Comtesse de Provence, épouse du frère cadet de Louis XVI qui plus tard régnera sous l'appellation de Louis XVIII.

Très vite les deux femmes se lieront d'amitié, une amitié qualifiée d'intéressée par certains. IL y avait sûrement du vrai dans cette affirmation, mais pouvait-il en être autrement à cette époque, dans le monde fermé de la cour de Versailles où chacun s'appliquait à faire des ronds de jambes pour défendre au mieux ses intérêts et ceux de sa famille. Durant vingt cinq années, l'amitié entre les deux femmes triomphera de bien des vicissitudes, elles partageront ensemble ou proches l'une de l'autre, la vie à la cour de Versailles, la révolution et l'exil à travers l'Europe. Dans les pages qui vont suivre je vous invite donc à revivre le parcours d'une grayloise à forte personnalité qui aura su s'assurer les bonnes grâces de sa maîtresse, tout en inspirant des réactions de jalousie, d'hostilité et même parfois la de haine chez une partie de la noblesse courtisane à Versailles.

QUI ETAIT JEANNE MARGUERITE GALOIS ?

Le registre paroissial de Gray nous indique que Jeanne Marguerite est née dans cette commune et qu'elle a été baptisée le même jour, le mardi 24 décembre 1737. Son père Jean Galoy (orthographe utilisé sur l'acte) était huissier royal en la maîtrise des Eaux et Forêts. Sa mère se prénomait Catherine, l'enfant avait pour parrain Ferdinand Cottote qui était marchand et pour marraine mademoiselle Jeanne Marguerite Petot.



Intérieur de l'église de Gray dans
Laquelle elle fut baptisée

Quel fut son parcours à Gray ? A t'elle été instruite dans notre cité ? Son père fut-il muté ailleurs ? Voici bien des questions auxquelles nous ne sommes pas en mesure de répondre, par manque d'archives.

Nous retrouvons la trace de Jeanne Marguerite à Paris en 1763, le 26 octobre, date de son mariage avec un certain Charles Florent Gourbillon. Son époux occupe alors les fonctions de directeur de la Poste aux lettres à Lille. Les époux vivront séparés la quasi-totalité de leurs vies, mais Gourbillon sera très fier de l'ascension de son épouse auprès de la Comtesse de Provence. Malgré leur éloignement, ils auront l'un pour l'autre une réelle tendresse, et Marguerite de son prénom usuel donnera naissance à un garçon Joseph Antoine.

MARIE JOSEPHINE LOUISE BENEDICTE DE SAVOIE

Marie-Joséphine naît à Turin le 2 septembre 1753, elle est la fille de Victor Amédée III roi de Sardaigne et de Marie-Antoinette Infante d'Espagne. Elle passe une enfance heureuse à la cour de son grand père puis de son père tout en recevant l'éducation due à son rang. La famille de Savoie possède des liens étroits avec la dynastie royale française des Bourbons : La mère de Marie Joséphine n'est autre qu'une arrière-petite fille du roi Louis XIV, et sa grande tante, la duchesse de Bourgogne n'est autre que la mère de Louis XV.



Marie Joséphine enfant

Quelques mois après la première demande en mariage, faite par Louis XV en personne, la jeune Marie Joséphine épouse en la chapelle royale de Versailles, le petit fils cadet du roi de France : Louis Stanislas Xavier. Nous sommes le 14 mai 1771, l'épousée n'a pas encore dix huit ans et le jeune Louis est plus jeune qu'elle de vingt six mois. Par cette union, elle accède au titre de Comtesse de Provence.

UN MARIAGE PEU HARMONIEUX

Pour mieux comprendre, l'influence qu'exercera plus tard, Jeanne Marguerite Galois, sur la comtesse de Provence, il nous faut revenir sur les premières années du mariage de la Comtesse.



Marie-Joséphine vers 1871

Dans les premiers temps, Marie-Joséphine est heureuse d'être à la cour de France, elle est éprise de son époux. Très vite le Comte, son jeune mari, ne partage pas le même enthousiasme, toutefois comme bien souvent, dans ses mariages dit de raison, il s'efforce de donner le change publiquement. Les premières années elle profite pleinement des distractions brillantes offertes à la cour de Versailles, l'accueil que lui a réservé le peuple la comble d'aise. Trois ans après son mariage, en 1774, à la mort de Louis XV, son beau-frère Louis Auguste, règne sous le nom de Louis XVI. Dès lors, conformément à l'usage de la cour de France elle est appelée, Madame. Un titre attribué à l'épouse du frère du roi, premier placé dans l'ordre de succession, son époux est donc appelé Monsieur.



Marie Joséphine vers 1775 par Gauthier Dagot

L'enchaînement de plusieurs événements, étalés sur quelques années, fera passer la jeune Comtesse de Provence, de l'enthousiasme à la monotonie. L'éclat de la cour à ses yeux s'estompera et elle commencera à se replier sur elle-même, pour mener alors une vie de moins en moins fastueuse à l'écart des mondanités de la cour. Un des facteurs déclenchant à ce retrait progressif sera le comportement à son égard, de sa belle sœur la future reine Marie-Antoinette. Cette dernière ne se prive pas de railler publiquement « la Piémontaise », elle lui reproche ses manières peu aristocratiques et son physique beaucoup moins avantageux que le sien !

Voici en quelques lignes le portrait au vitriol de Marie-Joséphine colporté dans les ragots « Un visage de cheval avec des sourcils épais comme une moustache, de surcroît elle a de la barbe, même sur la poitrine et les épaules ».

L'antagonisme entre les deux premières dames du royaume de France est également avivé par les contraintes successorales. Les deux femmes s'efforcent de remplir leur « devoir » : Donner à la France un potentiel héritier. Marie-Joséphine fait au moins deux fausses couches avérées, elle en est très affectée, et ce d'autant plus que le « duel » à distance est emporté par le couple devenu royal : Après avoir accouchée de Marie Thérèse Charlotte le 19 décembre 1778, la reine donne naissance à l'héritier mâle tant attendu, le 22 octobre 1781 : C'est donc le petit Louis Joseph qui porte le titre de premier Dauphin. L'avenir de la succession au trône étant assuré, cela n'empêche pas le couple royal de conforter sa lignée par la naissance d'un second garçon Louis Charles le 27 mars 1785.



Les deux premiers enfants de Louis XVI

Ce « combat » perdu, le couple Provence se délite de plus en plus. Monsieur le Comte de Provence, qui dit-on était peu enclin aux plaisirs de la chaire, préfère les jeux d'esprits et délaisse une épouse pas assez spirituelle à son goût. Le moral de la comtesse prend alors une courbe descendante. Son époux, ajoute à cela un affront public en prenant tout de même une favorite, Anne de Caumont Comtesse de Balbi, l'ancienne dame d'atours de son épouse. Comme il est d'usage, il couvre sa maitresse de cadeaux et de bienfaits. Moquée par la cour brillante et non moins superficielle de Versailles, trahie, humiliée par son époux et celle qu'elle croyait son amie, Marie Joséphine se renferme encore plus sur elle-même, et sombre peu à peu dans la déprime et dans l'alcool.



La Comtesse et le Comte de Provence

JEANNE MARGUERITE ENTRE AU SERVICE DE MADAME

Certaines sources indiquent, que les deux femmes ont été mises en relation par le mari de Jeanne Marguerite, qui fut un temps l'intendant de Marie-Joséphine.

Madame Gourbillon prend ses fonctions de lectrice du cabinet de Marie Joséphine en avril 1785, comme en témoigne le brevet ci dessous.

Aujourd'hui 10 avril 1785, Madame, belle-sœur du Roi, étant à Versailles, et voulant traiter favorablement la dame Marguerite Gallois, épouse du sieur Gourbillon, et lui donner une marque particulière de sa bienveillance, sur le rapport qui lui a été fait de ses bonnes vie et mœurs, Madame lui a accordé et lui accorde, par le présent brevet, la place de lectrice de son cabinet, lui permet en conséquence de s'en qualifier dans tous actes publics et particuliers, et de jouir des honneurs, avantages et prérogatives qui peuvent y être attachés. Et pour assurer de sa volonté, Madame m'a commandé d'expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main, et fait contresigner par moi, conseiller-secrétaire de ses commandements, maison et finances.

Signé : MARIE-JOSÉPHINE-LOUISE.

DE LAUNAY DE BOURDELOT.

Le poste de lectrice peut paraître bien modeste, mais pour une provinciale en quête d'ascension sociale, avoir ainsi une entrée à Versailles à proximité des têtes couronnées c'est déjà une belle reconnaissance. Dès sa prise de fonction Jeanne Marguerite, femme intelligente sait se rendre indispensable à la Comtesse, qui est de seize ans sa cadette. Cette douce complicité, lui apporte bien des commodités. Dans ses courriers, le sieur Gourbillon se félicite de l'influence sans cesse grandissante de sa Marguerite auprès de la Comtesse. Indépendamment de l'appartement de sa fonction de lectrice, rue Saint Germain à Versailles, les largesses de Marie Joséphine lui permettent de délaisser leur appartement parisien situé dans la paroisse Saint Roch, pour un beaucoup plus confortable au 500 rue Honoré.

Ta lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'à l'assurance que tu me donnes de ta bonne santé, s'y joint celle de la continuité de ta position près de ta délicieuse et respectable maîtresse.....¹

Tu m'as fait un véritable plaisir de me faire part des bontés continuelles de ta respectable maîtresse, et du nouveau trait qu'elle t'en a donné dans ton nouvel appartement ;

Ma foi, je vais croire que tu es faite pour opérer des miracles..... puisque ta respectable patronne te comble d'attentions aussi particulières, je connais ton cœur, tu dois l'adorer ; aussi, je me mettrais à la bouche d'un canon, pour la garantir de danger. Tu trouveras une lettre ci-jointe par laquelle je hasarde de mettre mon hommage à ses pieds.

Trois extraits de lettres envoyées par Gourbillon à son épouse entre juillet et octobre 1876

Le caractère bien trempé de Jeanne Marguerite et la passivité de Madame, due probablement à ses addictions, amène la grayloise à outrepasser ses fonctions. Tant et si bien que pour être reçu par la comtesse, il faut montrer patte blanche auprès de madame Gourbillon.

Le Duc de Tonnerre voudrait bien ne pas abuser de la complaisance de M^{me} Gourbillon, mais il désirerait bien qu'elle voulût le recevoir soit dans la matinée ou après le dîner avant cinq heures, étant obligé de retourner à Paris. Il a reçu hier les lettres qu'il attendait de Turin, et une de Sa Majesté Sarde pour Madame. Il s'est présenté à 10 heures chez cette Princesse, et désirerait faire part à M^{me} Gourbillon de ce qui lui est arrivé. Il a l'honneur de lui présenter ses hommages et sera très reconnaissant qu'elle veuille bien le recevoir un instant'.

Les honneurs dus à cette roturière commencent à agacer sérieusement la noblesse...

En considération des services de M^{me} Gourbillon ma lectrice, et singulièrement de son attachement particulier à ma personne, je veux que le traitement de 6 000 livres soit reporté à partir du 1^{er} janvier dernier et, pour lui donner de nouvelles preuves de mon affection, j'entends qu'en cas de décès, ce traitement soit réversible sur la tête du sieur Gourbillon son fils, secrétaire de mon cabinet pour 3 000 livres.

Les largesses financières accordées par Madame à sa protégée ne vont toutefois pas tarder à se retourner contre elle. Aux rumeurs avérées concernant le penchant de la comtesse pour l'alcool, s'ajoutent celles concernant d'éventuelles relations lesbiennes entretenues par les deux amies. Le comte de Provence occupé par ailleurs, n'a rien dit jusqu'ici, cependant le frère du roi allait profiter d'un événement survenu en la présence du monarque, pour pouvoir éloigner la sulfureuse amie de son épouse, que les mauvaises langues ont déjà baptisée « la Gourbillon ».

Un soir au détour d'un couloir Louis XVI et son frère le comte de Provence surprennent Jeanne Marguerite avec un pot à la main, ils concluent ou veulent conclure que celui-ci contient du vin destiné à encourager le vice de sa maîtresse. Sa majesté l'invective vivement. Décontenancée elle tente de se justifier, mais le ton péremptoire du Roi l'interrompt dans son objection et elle s'incline. Quelques années plus tard dans ses lettres de justification madame Gourbillon écrira que le pot contenait en fait une tisane médicinale qu'elle avait l'habitude de préparer pour soulager les maux de sa maîtresse. Quoiqu'il en soit, l'occasion est trop belle pour Monsieur de Provence, qui quelques jours après l'incident, obtient un renvoi de la lectrice, assorti d'une assignation à résidence à Lille auprès de son mari.

De par le roi, il est ordonné à la dame Gourbillon de se retirer aussitôt après notification du présent ordre, de la ville de Versailles, et de se rendre incontinent en celle de Lille, en Flandre, auprès de son mari. Faisant Sa Majesté défense à la dite dame Gourbillon, de désemparer de la dite ville de Lille jusqu'à nouvel ordre de sa part, à peine de désobéissance¹.

Fait à Versailles, le 19 février 1789.

LAURENT DE VILLEDEUIL.

Signé : LOUIS.

La comtesse de Provence est fort fâchée de cet exil imposé qui la prive de sa dame de confiance et amie. Elle met tout en œuvre pour faire révoquer cette mesure qu'elle trouve aussi injuste que cruelle.

Ses suppliques ne sont point entendues... Marie-Joséphine entre dans un état dépressif qui rapidement dégrade sa santé déjà fragilisée par son penchant éthylique. La correspondance établie entre les deux femmes durant l'éloignement à Lille, témoigne bien, des difficultés morales et physiques endurées par la princesse.

J'ai totalement perdu la voix, écrivait-elle le 15 avril, et je tousse beaucoup, mais ce ne sont que des quintes comme si j'avais la coqueluche; j'ai de la fièvre par bouffées et je suis bien maigre et bien jaune, j'ai les coudes si pointus qu'ils sont entamés.....

Lundi 20 avril 1789.

Mon état est toujours le même. Je ne suis pas en état de faire mes Pâques, ma santé reviendrait bientôt si la cause n'existait pas! Tant que vous serez loin de moi, je ne guérirai pas: Monsieur est inquiet de mon extrême pâleur, de ma maigreur (les os me percent la peau) et de mes vomissements de bile!

Après six mois de démarches incessantes, la liberté de circulation sur le territoire est rendue à madame de Gourbillon sans toutefois qu'elle soit rétablie dans ses fonctions. Malgré les dangers potentiels de la révolution en marche, dès le début de septembre 1789 Jeanne Marguerite s'empresse de rentrer à Paris. Les deux amies continuent de correspondre et usent de stratagèmes pour pouvoir se rencontrer, malgré l'interdiction d'être en contact qui coure toujours. L'extrait de cette lettre du 8 juillet 1790 est un parfait exemple de ces rendez vous clandestins.

j'avais imaginé de me promener à pied dans le jardin de Bagatelle. Comme j'y ai déjà été, mes gens restent à la porte lorsque je me promène. On laisse entrer avec des billets des dames qui s'y promènent, moi y étant, (car maintenant, moi et rien, c'est la même chose!) vous auriez donc pu faire demander des billets pour votre amie et pour vous. Je ne sais à qui l'on s'adresse, mais il serait facile de vous en instruire, et si vous vouliez, afin de ne pas faire tenir de propos, ne donner que le nom de cette dame qui va avec vous, cela éviterait les informations. Je mènerais M^{me} de Narbonne qui ne peut pas marcher, et je la déposerais sur quelque chaise, tandis que, vous, il faudrait vous trouver dans quelque bosquet ou hermitage où je vous verrais un instant..... Il me semble que cela serait possible....

Le 26 octobre 1790, dans une autre missive, Marie Joséphine annonce à sa chère amie, que son époux vient de lui accorder le droit d'apparaître dans leur demeure de Saint Cloud.

Vous pouvez venir demain ici, ma chère amie, écrivait-elle de Saint-Cloud, entre midi un quart et midi et demie, vous n'y trouverez plus d'obstacles ; les ordres sont levés, aussi je vous y attends avec l'impatience que j'ai toujours lorsqu'il s'agit de vous..... J'ai demandé à Monsieur un papier à pouvoir vous envoyer, il me l'a promis, mais il ne l'a pas encore donné. Je n'ai pas trop insisté parce que je l'avais tant tourmenté ! D'ailleurs peut-être a-t-il écrit pour consulter M^{me} de B... sur la manière de l'écrire, mais comme il m'a dit qu'il me le remettrait demain matin, je le laisse respirer. Adieu ma chère amie j'ai grand besoin de respirer aussi, et ce ne sera que lorsque je vous tiendrai ici. Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

Malgré ces errances d'esprit passagères, Madame n'est pas dupe, cette autorisation de visite de sa protégée, elle la doit tout autant à son mari qu'à sa favorite, Madame de Balbi. Elle s'en explique dans l'extrait de lettre suivant.

Je n'aurai pas de honte, ajoute la Comtesse de Provence, en parlant de cette réunion tant désirée, de devoir mon bonheur à M^{me} de B... ; moi qui jadis aurais aimé mieux mourir que de lui devoir la moindre chose !

Le train de vie du comte et de la comtesse de Provence étant réduit depuis le début des événements révolutionnaires, Jeanne Gourbillon n'a pu être rétablie dans ses fonctions de lectrice, ni dans ses traitements. Qu'importe, la grayloise reprend ses activités presque quotidiennement auprès de sa grande et noble amie. Cette attitude pour le moins désintéressée fait taire quelque peu ses détracteurs.

SUR LES ROUTES DE L' EXIL

Ne se sentant plus en sécurité sur la terre de leurs ancêtres, le roi et son frère mettent au point chacun, un plan d'évasion pour eux et leurs familles. Provence, oublie soudain son aversion pour Jeanne Marguerite et lui confie la délicate tâche d'exfiltrer son épouse. De son côté, il tente d'atteindre une destination étrangère par un autre itinéraire.

Dans la soirée du 20 juin 1791, le départ des convois séparés, du roi, de son frère et celui des deux femmes est effectif. L'histoire a retenu que c'est durant cette même nuit du 20 au 21, que la fuite du roi et de sa famille fut stoppée à Varennes... Contrairement à la famille Royale, les convois de Provence et son épouse, réussirent à atteindre leur objectif.

C'est dans cette maison, que dans la soirée du 20 juin 1791, la comtesse de Provence vint se reposer quelques instants¹ avant de monter dans la berline préparée par les soins de M^{me} de Gourbillon, avec laquelle elle allait gagner la frontière.



Monsieur, Frère de Louis XVI

Plus heureux que la famille royale, c'est à Namur que les fugitifs se retrouvèrent après que Monsieur eût cueilli Mme de Balbi à Mons. Le 7 juillet, cette petite caravane, grosse du comte d'Artois, de la comtesse d'Artois et de Mme de Polastron, de quelques ducs, et d'anciens ministres, fit une entrée solennelle à Coblenz, où le prince Electeur de Saxe prêtait à ses neveux le château de Schönbornlust. Ce n'était point Versailles, mais chacun y mit du sien et signa la trêve : Madame voulut bien reprendre sa dame d'atours, Monsieur fit bon visage à la Gourbillon. Mme de Balbi, ponctuelle, assurait pendant la journée son service auprès de Madame et volait ensuite dans son appartement, où le jeu et les conversations commençaient en présence de Monsieur.

Le comte de Provence satisfait du service rendu par madame Gourbillon, avoue dans plusieurs courriers, qu'elle a agit avec adresse. Par reconnaissance, mais aussi trop affairé à conserver sa favorite madame de Balbi, qui revendique de plus en plus d'indépendance, il se décide à entraver le moins possible l'amitié entre son épouse et sa dame de confiance.

Nous avons vu avec quel succès cette adroite personne avait mené cette délicate entreprise. Quelques heures lui avaient suffi pour tout prévoir et tout préparer et, grâce à ses intelligentes précautions, la comtesse de Provence avait pu arriver sans encombre au terme de son périlleux voyage.

Un pareil service pouvait faire oublier bien des griefs, et même effacer bien des fautes, aussi Monsieur avait été le premier à lui rendre justice en écrivant à sa femme quelques jours après son évasion : et, dans la relation de sa fuite avec d'Avary, il vante la prudence, le tact et le sang-froid dont elle avait fait preuve en cette circonstance. Il semble donc que pendant de longs mois M^{me} de Gourbillon put jouir de son triomphe, et reprendre près de sa maîtresse la place prépondérante qu'elle occupait jadis auprès d'elle.

TURIN Mai 1792- 1796

Au printemps 1792, Marie Joséphine de Savoie décide de partir pour Turin rejoindre la cour de son père Victor-Amédée III, roi de Sardaigne. Son époux ne la suit pas, mais l'indispensable dame Gourbillon est du voyage. Se sentant de nouveau en position de force, la lectrice reprend de l'ascendant sur sa maîtresse...

Mais dans la capitale du Piémont, rassurée par l'éloignement du comte de Provence, M^{me} de Gourbillon se montre à nouveau autoritaire et arrogante ; et, pour dominer plus complètement sa trop faible maîtresse, elle s'efforce de la séparer de sa maison française, et met tout en œuvre pour la décider à congédier les dames d'honneur qu'elle a amenées avec elle.

Elle révolutionne par son humeur omnipotente la paisible cour de Turin.

Dans son journal, un des frères de Marie-Joséphine relate en terme peu élogieux, la conduite de la Gourbillon dans l'éviction des dames d'honneur françaises de sa sœur, en qualifiant la grayloise de maudite sorcière. Se croyant peut-être investie d'un pouvoir divin, la lectrice se sent humiliée de ne pas avoir été reçue par le roi, elle lui en fait le reproche par écrit. Le roi de Sardaigne relate l'incident dans un courrier adressé à sa chère fille Marie-Joséphine.

Ma très chère fille², écrivait le roi de Sardaigne à Madame, au mois de décembre 1792, je vous envoie ci-joint la lettre que M^{me} de Gourbillon m'a remise quoique je sois bien persuadé que vous en êtes informée. Je ne vois pas comment elle se croit disgraciée, parce que je n'ai pas eu le temps de lui donner audience, c'est ce qui m'arrive tous les jours, avec bien de messieurs plus essentiels, la journée m'étant toujours trop courte pour remplir mon devoir envers mon pays. Lui ayant accordé la distinction, en votre considération, de la loger dans le palais, chose qu'aucun Français n'a obtenue, je ne vois pas qu'il puisse y avoir pour elle la moindre humiliation. Si elle a quelque chose à me dire, elle ne doit n'en avoir de secret pour vous ; dites-le moi pour elle, ou bien qu'elle le mette par écrit, et vous le remettez pour me le donner.

V. Amé.

Après la mort, en 1788, des suites de maladie, du premier fils du monarque décapité, le sort s'acharne sur la royauté et ses partisans. Le second fils de Marie Antoinette, qui depuis la mort de ses parents, porte sans régner le titre de Louis XVII, s'éteint à la prison du temple, le 8 juin 1795, quelques semaines après avoir atteint ses 10 ans. Feu Louis XVI, n'ayant plus d'héritier mâle en vie, c'est donc à Monsieur, le Comte de Provence, son frère cadet, qu'échoit le titre de Roi de France : Louis le 18^e du nom. Dés lors, Monsieur est reconnu par la plupart des cours d'Europe comme le nouveau roi de France, son épouse Marie Joséphine devenant par la même, reine de France. Toutefois ils restent pour l'heure des souverains sans trône, contraints à l'exil loin de leurs terres de France.

Pour l'appeler
Votre Majesté, elle n'a que Mme de Gourbillon ; encore celle-ci sentant qu'elle est indispensable, puisqu'elle compose seule toute la cour de sa souveraine proscrite, se montre-t-elle autoritaire et despotique ; ce n'est pas Joséphine qui gouverne le ménage, c'est la lectrice ; même chez soi la reine n'est pas reine. Et par surcroît il lui faut quitter Turin, où du moins elle vivait dans un palais ; ces damnés Français — ses sujets — envahissent l'Italie ;

Après presque quatre années passées à Turin, la peur de l'avancée des troupes révolutionnaires dans le Piémont oblige la « reine » à se réfugier à Novare le 27 avril 1796, puis à Arona. Quelques jours plus tard, un armistice étant signé, Marie Joséphine et sa sœur qui est également sa belle sœur, Madame d'Artois, épouse de Charles Philippe futur Charles X de France, demandent à leur père de réintégrer la cour de Turin. Le souverain répond favorablement en posant à chacune de ses filles une condition : Congédier le comte de Vintimille pour l'une et se séparer de la Gourbillon pour l'autre.

30 avril. — Nos deux sœurs ont écrit. Il paraît que la Reine commence à se repentir d'être partie par force ; elle en est « à la consternation » et elle veut absolument retourner.

2 mai. — On a écrit à nos deux sœurs qu'elles pouvaient revenir à la cour, pourvu qu'il n'y vint plus M^{me} Gourbillon et M. de Vintimille.

3 mai. — On a dit chez le Roi que la Comtesse d'Artois arrivait ce soir, mais que la Reine, n'ayant pas absolument voulu se séparer de M^{me} Gourbillon, avait répondu une lettre très impertinente au Roi, et qu'il y avait apparence qu'elle ne serait plus retournée.

A TRAVERS L'EUROPE

Marie Joséphine moins docile que sa sœur, refuse d'obéir à son père...

L'attachement indéfectible de la souveraine à sa lectrice et les événements politiques contraignent les deux amies à traverser l'Europe. Provence qui a congédié sa favorite depuis peu, contacte les autres souverains européens afin de trouver un asile sûr, pour son épouse. IL garde en lui l'espoir d'être un jour sacré officiellement avec sa reine Marie-Joséphine de France. La fin de la lettre ci-dessous laisse apparaître une nouvelle étape dans les relations des époux. Regain d'amour, formule de considération, ou passion commandée par les affaires d'état ?

je vais travailler sur-le-champ en m'adressant à l'électeur de Trèves. Augsbourg est loin du théâtre de la guerre... et vous seriez convenablement chez mon oncle, avec la princesse Cunégonde...

Je vous envoie, disait le roi en terminant, le Vicomte de Vi-riou, en qui vous connaissez ma confiance, je lui donne carte blanche pour tout ce que je n'ai pu prévoir, et je vous prie de suivre ses avis comme si je vous les donnais moi-même.

Adieu ma chère amie, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Les espoirs de séjour à Augsbourg ne s'étant pas concrétisés, les deux amies prennent pour quelques temps la direction de la Suisse à Bellinzona. Par la suite, une nouvelle solution transitoire est trouvée. Les deux femmes se rendent cette fois-ci à Passau, (De nos jours en Bavière). Pour ce séjour incognito, Marie-Joséphine change d'identité et devient la Comtesse d'Olierrgues.

Petit état d'empire dans le cercle de Bavière, l'évêché de Passau, affranchi de la domination de l'archevêque de Salzbourg en 1732, offrait à la princesse un asile discret et tranquille, puisque ce n'est que de 1800 à 1809 que les guerres allaient y exercer leurs ravages. Cette petite ville forte, située dans un site délicieux, s'élève au bord du Danube

— La princesse, séduite par la beauté du lieu et le charme du paysage, avait été heureuse de s'y arrêter pendant quelques mois ou quelques semaines. — Elle allait s'y reposer et y vivre dans un calme et une solitude si complète, que ni les archives de la ville, ni les feuilles publiques de l'époque, n'ont conservé aucune trace de son séjour'.

BUDWEISS AOUT 1796- JUIN 1799

L'intermède de Passau est suivi d'un séjour de près de trois années à Budweiss en Bohême, une ville située à une centaine de kilomètres de Prague. De là, Marie-Joséphine donne ses instructions pour que sa rente lui soit versée sur place.

Chacune des lettres de la reine contient des instructions détaillées sur les fonds à lui envoyer : Son banquier de Turin est chargé de lui faire passer les mensualités que lui sert l'Espagne qui montent chacune à « dix mille livres tournois » ; mais, comme la somme est trop forte pour pouvoir être payée à Budweiss, il faut envoyer à Vienne le valet de chambre Boileau, pour qu'il rapporte lui-même les sommes enfin touchées¹.

L'exil en Bohême de la princesse n'a pas atténué son penchant pour les produits issus des vendanges. A plusieurs reprises dans des courriers à l'évêque de Nancy, elle le charge de lui faire parvenir quelques crus qu'elle apprécie...

10 /01/1798

En attendant, vous me ferez plaisir de vous procurer une douzaine de bouteilles de vin de Tokay, que vous voudrez bien faire partir le plus tôt que ce vous sera facile.

Il passe ici énormément de troupes, ce qui inquiète beaucoup les habitants de ce royaume¹.

M. J. L.

27/12/1798

Mon médecin m'a ordonné de prendre quelques cuillerées de vin de Rotha et d'Alicante avant mon repas, j'en ai fait chercher ici sans avoir pu en trouver, faites-moi le plaisir de m'en faire parvenir une douzaine de bouteilles, par la chancellerie du prince de Schwarzenberg.

Marie-Joséphine et Jeanne Marguerite vivent heureuses à Budweiss. Le train de vie n'est plus le même qu'aux meilleurs années à Versailles, mais la princesse ne se contente plus de futilités, elle prend très à cœur le rôle qui la ferait devenir reine. Elle continue de correspondre avec son époux qui est réfugié au château de Mittau (image ci-dessous) par la grâce de l'empereur de Russie Paul 1^{er}.



Depuis Mittau (devenue Jēgalvas en Lettonie), le potentiel Louis XVIII tente de faire venir auprès de lui son épouse et sa nièce Marie Thérèse, la seule des quatre enfants encore en vie, issue de l'union de son frère et de Marie-Antoinette. Les deux époux ne se sont pas vus depuis sept années, lorsque l'espoir de se retrouver fait l'objet d'un courrier du 3 avril 1799.

Mittau, ce 3 avril 1799.

J'ai reçu hier des lettres de Vienne et de Pétersbourg, ma chère amie, qui m'ont enfin appris quand vous pourrez partir. Elles répondent mal à mon impatience, mais il faut s'accommoder des choses dont on n'est pas le maître.

L'Empereur de Russie désire que vous voyagiez à deux jours de ma nièce, et celui d'Allemagne a fixé son départ au 20. Il faut donc vous arranger pour la devancer de deux jours, car ne fussè-je pas plus pressé encore de vous revoir qu'elle, la convenance seule le voudrait.

La venue de l'épouse de Monsieur, à Mittau est acquise, mais Provence prévient Madame de Gourbillon peut-être du voyage, mais elle ne sera en aucun cas reçue au château...

Mittau, le 31 mai 1799.

M. de Nesle m'a remis votre lettre, ma chère amie, je ne m'arrête pas à son contenu, il me fait trop de mal à penser, seulement je vous conjure d'y réfléchir. Mais si mes instances, si notre amitié ne peuvent rien sur vous, si vous pouvez vous résoudre à me compromettre vis-à-vis de l'empereur de Russie qui ne pourra d'après votre résistance que prendre la plus étrange idée de nous deux, M^{me} de Gourbillon pourra arriver à Mittau, mais je vous jure, pour ma part, qu'elle ne mettra pas les pieds au château, et que je ne répons pas des dispositions de l'empereur à son égard.

Encore une fois, ma chère amie, rendez-vous à notre amitié, et que la joie que j'éprouverai en vous revoyant soit, s'il est possible, augmentée par cette condescendance de votre part. Je ne suis pas embarrassé de vous en supplier, car c'est votre intérêt seul qui me fait parler¹.

Les deux femmes passent outre les vives recommandations et se présentent bientôt aux portes du château de Mittau.

M. Ernest Daudet, dans son *Histoire de l'émigration*, rapporte comment Joséphine partit enfin pour Mitau avec Mme de Gourbillon, comment celle-ci à l'arrivée se vit refuser l'entrée du château royal et fut conduite chez le gouverneur de la ville où lui fut signifié l'ordre de repasser au plus tôt la frontière. Elle poussa les hauts cris, ameuta la foule, si bien qu'il fallut, pour la faire taire, la mettre en prison, en attendant qu'on la conduisit, sous bonne escorte, à Vilna. Et durant cette déplorable scène, Joséphine, séparée de sa bien-aimée Gourbillon, éclatait en sanglots bruyants, refusait d'entrer dans ses appartements et menaçait d'aller rejoindre la lectrice.

La douloureuse séparation de Mittau est un tournant dans la relation des deux femmes. Durant les quinze années précédentes elles furent chaque jour près l'une de l'autre, à l'exception du bref exil Lillois de la Gourbillon. Désormais elles allaient se voir plus épisodiquement, tout en continuant secrètement à correspondre, au fil des pérégrinations de Marie-Joséphine.

4 septembre 1799, Mittau.

..... J'ai trouvé le moyen, ma chère amie, de mettre mes lettres à la poste, et d'être sûre qu'elles partent. D'ailleurs, je suis bien en posture de le faire, mais vous parviennent-elles, ou êtes-vous malade? Je vous en conjure, un mot à chaque poste.....

Je vous fais serment que je ne rentrerai en France qu'avec vous, ou que je n'y rentrerai jamais ! Mes ennemis, l'un est trop vil, pour qu'il ne soit déjà dans le plus profond mépris, l'autre, plus scélérat, est perdu dans l'esprit d'un monarque juste, lorsque la vérité lui est connue ! Il a chassé X..., il vient de chasser son fils de son service. Le reste ira. Je sais maintenant que ce qui a procuré votre disgrâce est une intrigue politique ; votre honneur, votre probité n'y ont été pour rien, et on leur rend même justice parce que je défie que ce soit autrement.

Le climat hivernal de Mittau est trop rude pour la santé de Marie-Joséphine. Au printemps elle réussit à convaincre son époux de la laisser partir prendre les eaux à Pyrmont près de Hanovre. En aout 1800, à la demande de sa reine, Jeanne Marguerite accoure, conformément à ce qu'elle avait déclaré un mois plus tôt lors d'une rencontre avec le duc de Havré.

A la question si elle allait à Pyrmont, ajoutait-il, après avoir fait le récit de son entrevue, elle a répondu simplement que, dans tous les instants de sa vie, elle serait aux ordres de S. M. la Reine, et très empressée d'obéir si S. M. lui faisait l'honneur de l'appeler auprès d'elle¹.

La saison terminée Marie Joséphine ne rentre point à Mittau. Le fantasque tzar Paul 1^{er} expulse de son empire tout les représentants de l'ancienne cour de France. Joséphine séjourne ensuite à Schiersensée, non loin de Hambourg, puis à Wildungen. Durant ces divers séjours, sa fidèle lectrice est encore à ses côtés. Une nouvelle séparation de nos deux héroïnes intervient en septembre 1803 date à laquelle Marie-Joséphine est contrainte financièrement de rejoindre son époux. Ce nouvel éloignement dure presque cinq années durant lesquelles le parcours de Jeanne Marguerite est incertain.

Que devint M^{me} de Gourbillon de 1803 à 1808 pendant le séjour de Marie-Joséphine à Varsovie et sa seconde installation à Mittau? C'est ce qu'il est difficile de dire avec certitude. Forneron se contente de nous apprendre « que la reine resta fidèle à son amie, et qu'elle la tint à peu de distance du château, l'emmenant avec elle dans tous ses voyages³ ». Mais ce qui est sûr, c'est qu'au mois de novembre 1804, elle se trouvait à Londres où, sans doute, la présence de son fils l'avait attirée, puisque Varsovie et Mittau lui demeureraient également interdits.

La signature du traité de Tilsit en juillet 1807 entre Napoléon, le roi de Prusse et le nouveau tzar Alexandre 1^{er}, qui héberge Provence depuis son avènement, condamne Louis XVIII à un nouvel exil. Cette fois ci, il vogue vers l'Angleterre, le plus farouche ennemi de « l'usurpateur Corse ». L'obstiné souverain français y débarque en Octobre avec le duc d'Angoulême. Marie-Joséphine et sa nièce, les rejoignent à la fin d'août 1808.

Depuis deux mois déjà³, le duc d'Angoulême était parti sur « *l'Euryalus* » que le gouvernement anglais mettait à sa disposition pour aller chercher sa tante et sa femme.

A l'arrivée du duc, les princesses et leur entourage se hâtèrent de quitter Mittau, mais à Gothembourg où la frégate anglaise les attendait, un incident inattendu faillit retarder le départ : un ordre de l'amirauté interdisant de prendre plus de vingt passagers, les quelque quatre-vingts personnes qui accompagnaient la reine, se voyaient menacées de ne pouvoir s'embarquer avec elle ! Tout s'arrangea pourtant sans trop de peine et, après une heureuse traversée, la frégate anglaise, *l'Euryalus*, abordait heureusement, nous l'avons dit, le 29 août sur les côtes d'Angleterre.

Quand Joséphine arrive en Angleterre, elle à 55 ans, elle ne se doute pas encore que le château d' Hartwell à 16 lieues de Londres, sera sa dernière demeure. De plus en plus affaiblie, son époux prend soin d'elle, et selon les témoins l'affection entre eux est réelle. Malgré ses sentiments pour Louis, elle n'a pas oublié son amitié pour son ancienne lectrice. Jeanne Marguerite n'a pas oublier non plus, elle à elle aussi traverser la Manche, pour venir s'installer à Londres au 73 Litchfield Street. La correspondance clandestine entre les deux femmes se poursuit.

Je vous prie de regarder, lui écrit-elle le 27 septembre 1808², si la lettre est attachée au couvercle et si le cachet n'a pas été rompu, pour savoir si je puis risquer par ce moyen d'envoyer ce que je vous ai promis..... L'opinion de « celui »¹ qui a été trompé sur votre compte n'est plus la même ; de la haine la plus prononcée il passe à la compassion, ce qui est bien éloigné du mépris et de la mésestime ! Vous savez que lorsqu'on fait le mal, on est prompt ; mais que pour le réparer, un malheureux amour-propre mal entendu, et puis des gens à qui l'on a donné le droit d'être les maîtres de ses actions, vous en empêchent ! C'est enfin, une crainte qui est ridicule, et qui retient ! Ce sera l'affaire peut-être encore de quelque temps, mais le principal est fait.....

La reine nourrit encore l'espoir de revoir sa vieille amie, âgée alors de plus de 72 ans. Elle s'en remet au ciel, comme elle le précise elle-même dans une lettre du 13 avril 1809

Il n'est pas possible que Dieu ne soit pas touché de nos larmes, et il ne nous a pas réunies dans le même endroit pour nous faire souffrir longtemps d'une situation pareille, soumettons-nous à sa volonté, mais sans murmure, prions-le de bon cœur et avec foi ! Dieu nous accordera les moyens de nous voir, et me donnera le moyen d'améliorer votre sort¹.

Ses prières n'y feront rien, les deux femmes ne se rencontreront plus jamais. Marie-Joséphine, malgré quelques gênes financières, continuera jusqu'à la fin de ses jours à prodiguer ses bienfaits, à son ancienne lectrice, allant jusqu'à brader ses objets personnels.

12/10/1808

Vous recevrez dorénavant à compter du 1^{er} novembre, et payée d'avance par moi, la même somme que celle qui vous est remise par M. de la Chatre. Puisse ce faible secours que le ciel m'envoie pour pouvoir vous donner, vous secourir et vous soulager un peu² !

10/12/1809

Jouasnin ira à Londres, la semaine prochaine, non pour faire des emplettes comme vous l'avez pu croire, mais uniquement pour vous apporter une cassette avec la petite argenterie,

17/01/1810

..... Le Gouvernement ne veut plus rien donner, je vous sais dans la misère et ne peux venir à votre secours ! je n'ai plus rien à vendre qu'une grande cafetière d'argent qui, bien que toute neuve, est d'une mauvaise forme, et ici, l'argent de Russie quoique bon, n'est compté que pour peu de chose ! Telle quelle, je vous l'enverrai en faisant racler le chiffre².

Joséphine sentira sa fin venir, elle en arrivera à souhaiter que ses souffrances s'achèvent, mais finalement elle s'en remettra à Dieu.

Je ne laisserai pas passer la sainte Marguerite sans vous souhaiter la bonne fête, écrivait-elle le 20 juillet 1810. J'ai entendu la messe à votre intention plus particulièrement, quoique j'y prie toujours pour vous, ainsi qu'à mes prières du matin et du soir. J'aurais voulu vous envoyer un bouquet, je ne l'ai pas pu, ce sera pour la fête de la Vierge¹..... J'espère que mes souffrances auront bientôt un terme et que le bon Dieu m'accordera la résignation, le courage et la patience pour supporter les maux que je souffre.

Marie Joséphine s'éteint, le 13 novembre 1810, après avoir passé les dix huit dernières années de sa vie en exil. Son époux lui offre des funérailles royales et son corps repose provisoirement à l'abbaye de Westminster.

Une fois rétabli sur le trône de France après la défaite de Waterloo, son époux Louis XVIII exauce ses dernières volontés et rapatrie le corps de son épouse en Sardaigne dans la chapelle à Cagliari.



Marie Joséphine vers 1809-1810

Jeanne Marguerite pour sa part vivra encore sept années dans l'anonymat des historiens. Certaines sources nous indiquent qu'elle serait rentrée dans sa Comté natale et qu'elle serait morte à Gray en 1817 à l'âge de 80 ans. Je n'ai trouvé aucune trace de son décès dans les états civils des communes de Gray et alentours. Sachant que son mari Charles Florent Gourbillon était resté à Paris durant toute la révolution, l'hypothèse d'un retour auprès de son mari restait envisageable. En vérifiant cette piste j'ai effectivement retrouvé la trace, de Jeanne Marguerite Galois épouse De Gourbillon dans l'état civil reconstitué *de la ville de Paris. (*Ces archives ont brûlées lors de la commune en 1871). Les dates de décès et mariage correspondent, sauf erreur de reconstitution de l'état-civil de la ville de Paris, Jeanne Marguerite Gourbillon née Gallois est morte dans l'ancien second arrondissement de Paris le 11 Octobre 1817.



Pour corroborer mon affirmation, j'ai également trouvé sur un site de généalogie, dans les archives des notaires de Paris, l'existence d'une déclaration de succession de Jeanne Galois et de son époux Charles Florent Gourbillon mort en décembre 1818.

DE LA COUR A L'EXIL

Ce dossier sur le destin d'une grayloise de Naissance a été l'objet d'une première parution sous forme d'épisodes sur la page Facebook Gray-Arc Hier et Aujourd'hui en 2020. Vous avez donc sous les yeux la version intégrale 2024 enrichie de quelques modifications de textes et présentation intervenues en septembre 2024.

Claude JANNIOT

Vous trouverez également sur ce site FLIP HTML 5, d'autres dossiers parus sur notre page Facebook. (Les titres commencent toujours par Hier et Aujourd'hui.)



DOCUMENTATION SOURCES

La rédaction de ce dossier a été rendue possible à travers des lectures d'articles de journaux et livres numériques sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France. Certaines images ont été puisées sur Internet et d'autres dans la banque d'images numériques de notre groupe Facebook.